Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

En passant devant cette maison on y sentait d'instinct qu'elle devait être habitée par des femmes. Des rideaux d'une blancheur de neige, des fleurs derrière les vitres lui communiquaient une grâce intime; au-dessus de la porte, une statue de la Vierge la rendait sainte; les sculptures des montants, deux gargouilles, la rendaient curieuse d'aspect. Bien avant dans la nuit on y voyait briller la faible clarté d'une chandelle, à la lueur de laquelle les deux femmes travaillaient en parlant de l'absent bien-aimé.

Leur vie s'écoulait dans un deuil adouci par une lointaine espérance. Elles étaient d'ailleurs trop chrétiennes pour ne point se confier à Celui qui console.

D'un pas alourdi par la secousse qu'elle venait de recevoir au coeur, Mme de Miniac gagna la maison de bois, souleva le loquet, traversa le corridor sombre et gagna le premier étage.

Une seconde après la porte s'ouvrit de nouveau, puis sans bruit, Bouche-en-Coeur et Corbillaud jetèrent autour d'eux un regard investigateur. Ils échangèrent un sourire.

Enfin, ils se trouvaient dans la place.

III

LE CRIME

Le calcul des deux misérables était bon. La police n'avait guère le temps, ce jour-là, de s'occuper de l'intérieur d'une ville si paisible d'habitude. Ne devait-elle point concentrer tous ses efforts sur la surveillance à exercer dans les cabarets bruyants et les tavernes du port. Sans doute, les corsaires, rentrait ivres de joie, fiers de leur prise, la poche alourdie par des écus et des pièces d'or de provenances diverses, se sentaient animés des meilleures intentions du monde. Dîner plantureusement, vider des brocs de cidre, des bouteilles de vin, des cruchons de liqueur des Îles ou de Hollande, leur suffisait d'abord. Mais nul ne répondait de l'avenir. Ces lourdes cervelles de bretons s'échauffaient vite sous les multiples griseries du vin, de la causeuse et des chansons. Un mot maladroit, un démenti pouvaient amener des querelles. Les poings se lèveraient, des poings durs comme des cognées; on ne manquera point de se jeter des cruchons et des gobelets à la tête, et le guet aurait assez à faire de rétablir la bonne harmonie entre le plus grand nombre, et d'amener provisoirement le reste entre les quatre murailles d'une prison, où les plus ivres ne tardent pas à retrouver le sang-froid.

La police de la ville de Saint-Malo se trouvait alors confiée à une milice bourgeoise divisée en quatorze gardes, se partageant les jours de la semaine suivant les circonstances. Cette milice comprenait tous les citoyens, hors les vieillards, mais ceux-ci étaient tenus de se faire remplacer. La garde de l'aïeul se trouvait faite par les petits-enfants. On exemptait cependant de cette corvée le maire, les syndics, l'horloger de la grande porte, les magistrats de la ville.

Chaque quartier possédait une garde spéciale. Cette milice se trouvait commandée par des capitaines choisis entre les notables, et que la ville nommait pour trois ans; ils prêtaient serment entre les mains du gouverneur de Saint-Malo.

Mais si, durant les jours ordinaires, la garde de la cité des corsaires pouvait passer pour une sinécure, elle constituait des obligations pleines de dangers durant les jours de folie où les matelots dépensaient leurs gains et couraient des bordées.

Certainement, à l'égard de quelques-uns elle se montrait paternelle, évitant le plus possible d'emprisonner les batailleurs, les rappelant au calme, employant les raisonnements et la conviction. Les miliciens trouvaient souvent au nombre des coupables, des parents, des amis, qu'il leur eût coûté de punir.

Du reste, il faut bien le dire, si les convives avaient la tête chaude, le bonnet trop près de la tête, jamais on ne pouvait leur reprocher une cruauté réfléchie, encore moins une indécatesse. Il n'en était pas de même d'une partie de la population maritime, composée d'étrangers venus de tous les ports

de l'Europe, et cherchant à Saint-Malo des embarquements avantageux. Ceux-là trouvaient toujours un bénéfice direct dans les querelles qu'ils suscitaient. Tel corsaire vengeant à coups de poings l'insulte reçue par un matelot espagnol ou portugais, trouvait, la lutte finie, ses poches singulièrement allégées. Quelques mauvais sujets de la ville se mêlaient à l'écume de la marine cosmopolite, et la milice, durant les jours d'arrivée des Corsaires, portait ses efforts du côté des quais.

Quel tapage joyeux dans les auberges! les matelots chantaient, racontaient des batailles; les violons grinçaient, les buveurs exécutaient des danses de caractère. Aux étages supérieurs des tavernes, où se réfugiaient les plus riches marins, la fête, pour être plus intime, n'en restait pas moins folle.

Jeux qui ne participaient point à ces agapes se promenaient devant les maisons, flamboyantes du haut en bas, s'amusant à entendre ces rires, à saisir des lambeaux de phrases, à retenir les pittoresques expressions du langage des Marsouins de mer, les "Mathurins Salés", hardis à l'abordage, le coeur sur la main, le rire aux lèvres! Ils étaient tous réunis dans la salle basse du cabaret de la mère Cachalot, les braves entre les braves: Malo, Galuban. Jean-la-Grenade, Poigne-d'Acier, jusqu'au musicien de bord, Yvonne. On les connaissait, ceux-là. La fleur de Saint-Malo! Le coeur sur la main et la main ouverte!

Devant les invités ouvrant les yeux comme des écubiers, ils racontaient la prise du navire anglais, les exploits du capitaine de la Barbinais; ils escomptaient le produit de la vente des marchandises, et promettaient à la mère Cachalot, outre le paiement intégral qui lui serait dû pour des ripailles de Gamache, une chaîne d'or faisant trois fois le tour de son cou, et descendant sur sa poitrine à la façon des colliers de femmes sauvages.

Une véritable hôtesse de marins, cette mère Cachalot!

Blanche, grosse, fleurie de teint, le geste large, posant habituellement ses poings sur les hanches, comme si ce mouvement familier lui eût aidé à conserver son équilibre, la voix forte, devenue un peu rogomme, à force de trinquer à la santé des vainqueurs, ses habitués. Durant les deux premières années de son veuvage, elle porta strictement le deuil, et rien n'était plus bizarre que de voir cette large figure ouverte pour le rire, éclairée par de grands yeux pétillants de malice, encadrée dans une coiffe de veuve. Lorsqu'elle eut convenablement pleuré le défunt, l'hôtesse de l'Ancre-d'Or reprit ses jupes éclatantes, ses vertugadins à fleurs, ses rubans variés comme les drapeaux de toutes les nations de l'Europe. Du même coup elle retrouva ses plaisanteries drôles et sa bonne humeur. Elle comprenait que son chagrin déteignait sur sa clientèle, et la commerçante l'emportant sur la veuve, elle reprit, avec ses toilettes voyantes, sa mine fleurie et ses chansons.

Il ne resta d'autre souvenir de la perte éprouvée que le surnom dont la gratifièrent les camarades de son mari.

Vers la fin de sa vie, Servan en ayant assez de la Course, et s'imaginant que la pêche de la baleine serait plus productive, partit d'abord avec des Terreneuviens, puis se risqua jusque dans la mer du Nord. Deux voyages réussirent admirablement; au troisième, tandis qu'il lançait le harpon sur une bête gigantesque, l'animal blessé plongea d'une façon subite, entraînant avec lui non seulement le fer resté dans la plaie, mais Servan le Harponneur.

On le retira sans vie. La vengeance qui fut tirée du cétacé monstrueux ne rappela point Servan à l'existence. On retira du corps du monstre toute la quantité d'huile qu'il contenait; mais, afin de donner satisfaction à la douleur de la veuve, les matelots nettochèrent les os de la bête, le chirurgien de bord les assembla, et lorsque les Malouins revinrent à terre, ils offrirent à la veuve le squelette du squal.

Elle l'accepta, le suspendit dans la salle basse de sa maison, et dut à ce souvenir le nom de "la mère Cachalot".

Servan, convenablement pleuré, elle charcha une réclame innocente dans la catastrophe qui la privait de son appui naturel. L'ombre de Servan sembla ne plus faire qu'un avec le squelette articulé du ca-

chalot. Et comme les marins en belle humeur éprouvaient à la fois le besoin de parler, de leur ancien camarade, et le désir de consoler sa veuve en lui apportant les bénéfices de leur clientèle, ils adoptèrent en masse le cabaret de l'Ancre-d'Or et baptisèrent la veuve du nom de la "mère Cachalot".

Elle l'accepta bravement.

A certains jours, quand la grande salle regorgeait de marins étrangers, elle racontait de fantaisistes péchés à la baleine, et l'accident qui coûta la vie au défunt. On trinquait à la santé du brave homme, on trinquait à la prospérité de l'établissement de sa veuve, et plus d'une fois un matelot, séduit par la belle mine de la cabaretière, et les bénéfices qu'elle réalisait, lui offrit son coeur et sa main, mais la mère Cachalot répondait invariablement qu'elle en avait assez des angoisses poignantes le coeur pendant les absences d'un mari, et que jamais, si elle faisait la folie de convoler en secondes noces, elle n'épouserait qu'un terrien, ou un marin retiré des affaires, las de la course, et résigné à vivre tranquillement à l'Ancre-d'Or, servant les pratiques, et trinquant avec elle sans se griser.

Du reste, la mère Cachalot, jeune encore, vive et fraîche, ne semblait distinguer personne, et traitait avec une équitable amitié les clients de la maison. On pouvait bien chez elle courir des bordées, en revenant d'un long et fructueux voyage, mais sincèrement honnête, jamais elle ne profita de l'ivresse d'un matelot pour grossir sa note. Les Mathurins Salés la connaissaient si bien qu'ils lui confiaient souvent leurs économies ou la chargeaient de faire remettre des sommes diverses aux membres pauvres de leur famille. La parole de la mère Cachalot était sacrée, sa tire-lire aussi sûre que la caisse du plus riche armateur.

Les marins servant sous les ordres de M. de la Barbinais, ne manquaient jamais de retourner chez elle. Si l'un d'eux gardait une blessure mal fermée, elle connaissait une foule de remèdes et d'onguents bons pour les plaies, soignait le marin et le renvoyait guéri.

Faisait-elle fortune? Mon Dieu, non! Et elle n'y tenait point. Vendant à des prix modiques, facile au crédit, bon coeur, répugnant à causer une peine quelconque, elle vivait largement, achetant de temps à autre un peu de bien du côté de Saint-Servan, et se contentait de cela.

Durant les semaines où les navires se trouvaient en mer, quand il ne lui restait qu'une clientèle peu nombreuse, elle s'ennuyait. Sa grande joie était dans le mouvement de l'arrivée, le joyeux tapage des corsaires. Elle riait, les poings sur ses hanches robustes, en voyant tourner les broches chargées de guirlandes de poulets et de canards. Quand elle portait un plat réussi sur la table, la mère Cachalot connaissait l'ivresse du triomphe. Vraiment, dans Saint-Malo, elle n'avait point sa pareille, et ses clients étaient certes les mieux avivés de tous les corsaires.

Que de récits, de rires, de chansons!

Les matelots du "Neptune" ayant eu la fantaisie de dîner en musique, on avait recruté pour eux la plupart des ménestriers de la ville. Ceux-ci, grassement payés, suffisamment rafraîchis, jouaient en conscience, les uns du violon, les autres de la flûte, de la trompette ou de la vielle. Peut-être même jouaient-ils des airs différents. Mais bah! la musique est du bruit, n'est-ce pas? Et ma foi! les musiciens jouaient ferme, et donnaient du son pour l'argent.

A cette cacophonie enragée dansaient au dehors les filles du voisinage, dont les ombres sveltes passaient et repassaient devant la porte de la grande salle.

Tout à coup, au dessert, Poigne-d'Acier eut une étrange idée:

—Mère Cachalot, dit-il, prenez la plus grande de vos poêles, et versez-y deux livres de saindoux.

—Que veux-tu fricasser, mon garçon?

—Des pièces d'or.

—Tu rêves!...

—Soyez tranquille! nous allons joliment nous amuser.

Sans comprendre à quel jeu, il voulait jouer; la veuve versa dans la poêle le saindoux, qui se mit à chanter, et Poigne-d'Acier y jeta trois pièces d'or, et dit aux camarades: